

A chaque printemps, les pommiers fleurissent, et ils donneront des fleurs tant que la terre sera terre. Le matin est venu clair, avec un radieux soleil, avec la fraîcheur de la rosée et de l'ombre verte. Ce matin-là, sur la terrasse, où de la vigne coulait, en vertes rivières, sur la nappe blanche, Nina versait le thé. Un jeu d'échecs se trouvait sur la table.

Iouri Iouriévitch, préoccupé, marchait sur la terrasse, avec le bruit de sa jambe de bois.

— Qu'avez-vous ?

— Mais, je ne sais quelle commission est venue hier à la Commune. Lantouch est-il ici ?

Sur la table, un jeu d'échecs.

Le vieillard apparut et dit avec entrain :

— Vous jouiez aux échecs ! Je parie que vous ne savez pas. Allons, ça, que je vous donne une leçon. Allons, ça, rangez vos pièces...

— Oui, c'est ça, papa... Oui, fais-lui voir un peu !

Et Nina, dans le corridor, chuchota, levant les paupières et ouvrant largement les yeux :

— Seulement, je vous en prie, perdez la partie. Papa, vous savez bien, est tout à fait malade...

A chaque printemps, les pommiers fleurissent, et ils donneront des fleurs tant que la terre sera terre, épandant la blanche fleur de leur floraison.

## « DEPOT-BUREAU DE POMPES FUNÈBRES »

### ENSEIGNE

En s'établissant, la Commune du Travail avait donné décharge suivant inventaire, et Sidor Mérinov, qui mouillait de salive un crayon chimique, écrivait sur chaque table : « table », et sur toute chaise : « chaise », pour que tout fût bien exact ; et il ne signa le document qu'après avoir rempli cette formalité, montrant ainsi qu'il prenait livraison de tables et de chaises. En fait, cette procédure n'était pas absolument indispensable : dans la maison comme au grenier, il traînait pas mal de hardes et d'effets non compris dans l'inventaire. Le manoir appartenait aux princes Rostislavsky ; le vieux Rostislavsky, ingénieur, avait exploré jadis de part en part le sol de la Russie et parcouru à pied toute la Sibérie. Il y avait, dans l'habitation principale, dans une chambre derrière son cabinet, un monceau de théodolites et d'astrolabes : les Mérinov, sans se préoccuper d'inventaire, dévissèrent les lentilles, et, au printemps, quand le soleil se réchauffa, ils se servirent de ces lentilles pour allumer leurs cigarettes ; ce fut une économie d'allumettes ; ils mirent même dans l'isba de service, sur l'appui de la fenêtre, une grosse lentille pour l'usage commun.

Cette année-là, l'hiver n'apporta pas beaucoup de neige, et le printemps fut précoce, accompagné de vents violents.

Les Mérinov passèrent la froide saison dans l'ennui, dans l'oisiveté ; Lipate, le président, y perdit ses cals. Tout l'hiver, ils restèrent désœuvrés dans la maison bien chaude, bâfrant et dormant. Souvent, ils sortaient, derrière l'étable, sur un chemin de traverse, et se tenaient là, debout, pendant des heures, considérant les champs blancs et vides.

Au village, les Mérinov ne possédaient qu'un lot individuel et vivaient dans la même isba. Lipate et Loguine, adolescents, étaient partis pour la ville et y avaient servi, comme garçons de cour. C'est alors que Lipate s'était taillé une situation : il était entré chez une marchande de Riazan, à titre de galant ; mais, dès lors aussi, il eut l'échine et le cul desséchés, ne porta plus que des bottes de feutre, visita le docteur et des matrones, soigna sa « honte », disant à tous qu'il avait une « harmonie »... Et ce fut alors, depuis ce séjour à la ville, que les Mérinov se déshabituèrent du travail de moujik. Au surplus, ces Mérinov ne sont certainement pas de rares exceptions.

Quant à Sidor Mérinov, l'aîné, accoutumé depuis toujours à courber le dos et à besogner, d'une manière ou d'une autre, de l'aube au crépuscule, pour pouvoir manger, il jouit d'abord d'avoir sa suffisance ; mais, ensuite, il languit dans cette oisiveté et, désorienté, ne savait où se fourrer ; ce fut lui qui dévissa les lentilles des instruments, intercala des feuilles de tabac entre les livres, pour les défendre des souris, et écrivit sur les tables : « table », et sur les chaises : « chaise ».

Les moujiks regardaient la Commune de travers, avec rancune et défiance, se tenaient à l'écart des communards. Dans les villages d'alentour, le blé, à cette époque, se trouva épuisé, les moujiks se serraient, d'un cran de plus, la ceinture et préparaient à l'étuvée de la balle de grain, comme ils l'avaient d'ailleurs toujours fait aux approches du printemps. La Commune mangeait à son saoul ; de temps à autre, les communards rapportaient de la ville de l'esprit-de-vin, qu'ils s'étaient procuré en échange de pommes de terre ; ils s'enfermaient alors dans leur maison, la nuit venant, buvaient et beuglaient des chansons.

Pendant le Carême, on reçut un ordre du « centre », l'ordre de faire disparaître les icones de la commune : les icones furent reléguées au grenier de l'habitation principale, et Dieu laissa dès